

HOMÉLIE 1

«Paul et Timothée, serviteurs de Jésus Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippiques, aux évêques et aux diacres, grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ notre Seigneur.»

1. Ecrivant ici comme à des hommes qui régalaient en honneur, il ne prend pas son titre de maître, il en prend un autre, et bien grand. Quel est-il ? Il se nomme serviteur, et non apôtre. En effet, c'est une haute dignité, c'est le bien par excellence, d'être le serviteur du Christ, je ne dis pas d'en avoir simplement le nom. L'e serviteur du Christ n'est pas l'esclave du péché : serviteur véritable, il ne consentira jamais à devenir le serviteur d'un autre; car alors il ne serait pas le serviteur du Christ, ne l'étant qu'à moitié. Dans son épître aux Romains, il dit de même : «Paul serviteur de Jésus Christ;» (Rom 1,1) tandis que dans celle aux Corinthiens et celle à Timothée, il se donne la qualification d'apôtre. D'où vient qu'il agit ainsi ? Ce n'est pas certes qu'il regarde les Philippiques comme meilleurs que Timothée; loin de nous cette supposition : disons plutôt qu'il veut leur témoigner le plus grand respect et la plus vive affection; car de la sorte il atteste surtout leur vertu. Ajoutons qu'en écrivant aux autres il avait bien des choses à constituer, et que dès lors il était naturel qu'il invoquât sa mission apostolique. Il ne mande rien ici qui ne soit déjà sous leurs yeux. «Aux saints en Jésus Christ qui sont à Philippiques.» Comme il est à croire que les Juifs se donnaient également le titre de saints, sur la foi de cette première révélation qui les déclare un peuple saint, le peuple même de Dieu, c'est pour cela qu'il emploie cette expression : «Aux saints en Jésus Christ.» Voilà les vrais saints; les autres désormais sont dans un état profane. «Aux évêques et aux diacres.» Quoi donc ? est-ce qu'une seule ville avait plusieurs évêques ? Nullement, il nomme ainsi les prêtres.

Les noms n'étaient pas encore bien déterminés, et l'évêque lui-même était alors appelé diacre. Paul écrit à Timothée, qui cependant était évêque : «Remplissez bien votre diaconie.» (I Tim 5,22) Et la preuve qu'il avait cette dignité se trouve dans la même lettre : «N'imposez trop tôt les mains à personne ... La grâce qui vous a été donnée par l'imposition des mains dans l'ordination sacerdotale.» (Ibid., 4,14) Apparemment des prêtres n'auraient pas ordonné un évêque. Il dit aussi dans sa lettre à Tite : «Je vous ai laissé en Crète, pour que vous établissiez des prêtres dans chaque ville, selon les instructions que je vous ai données, choisissant des hommes irréprochables, qui n'aient été mariés qu'une fois;» (Tit 1,5-6) cela regarde les évêques. Aussitôt après il ajoute : «Il faut qu'un évêque soit à l'abri de tout reproche, comme un ministre de Dieu, qu'il n'ait point d'arrogance.» Anciennement donc les prêtres étaient appelés évêques et diacres du Christ, et les évêques à leur tour étaient appelés prêtres : de là vient que même aujourd'hui ils mettent en tête de leurs lettres : A notre collègue dans le sacerdoce, dans le diaconat. Par la suite des temps, les noms ont pris une signification précise, et l'on ne confond plus l'évêque avec le simple prêtre : «Aux évêques et aux diacres, grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père et de Jésus Christ notre Seigneur.» On aurait ici le droit de me demander pourquoi Paul adresse au clergé cette lettre; ce qu'il n'a fait nulle part ailleurs, ses lettres aux Romains aux Corinthiens, aux Ephésiens, disant en général : «A tous les saints, à tous les fidèles, à mes bien-aimés,» et ne s'adressant jamais spécialement aux membres du clergé. C'est que dans cette circonstance c'étaient des hommes revêtus de cette dignité et l'ayant fait fructifier, qui lui avaient écrit en envoyant Epaphrodite. «Je rends grâce à mon Dieu, poursuit l'Apôtre, me souvenant sans cesse de vous.» Il dit dans une autre lettre : «Obéissez à vos guides et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte un jour, pour qu'ils rendent ce compte avec joie, et non avec larmes.» (Heb 13,17) Les larmes accuseront la perversité des disciples, la joie sera le signe certain de leurs progrès. Voici ce qu'il leur dit : Toutes les fois que je me souviens de vous, je rends gloire à Dieu. Or, il agit de la sorte, sachant tout le bien qui est en eux. Je me glorifie, semble-t-il dire, en même temps que je le prie. Quoique vous ayez résolument embrassé la vertu, je ne m'arrête pas dans ma prière, je continue toujours à prier pour vous. «Je rends grâce à Dieu, me souvenant sans cesse de vous, dans toutes mes prières, invoquant Dieu pour vous tous, avec joie.» – «Sans cesse,» et non pas seulement quand je prie. «Avec joie,» n'est pas non plus un mot inutile; car on peut accomplir ce devoir avec tristesse, comme Paul le dit lui-même ailleurs : «Du sein de la tribulation et de l'angoisse du cœur, je vous ai écrit à travers mes larmes.» (II Cor 2,4)

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

2. «A cause de l'aumône que vous avez faite pour la prédication de l'Évangile, depuis le premier jour jusqu'à ce moment.» C'est un grand témoignage qu'il leur rend ici, un bien grand témoignage, et que semble pouvoir seuls mériter les apôtres et les évangélistes. De ce qu'on ne vous a confié qu'une cité, vous n'avez pas porté votre sollicitude sur elle seule, leur dit-il; vous n'avez rien négligé pour avoir votre part dans mes fatigues, m'accompagnant partout, travaillant avec moi, parlant en quelque sorte par ma parole, et non dans une, deux ou trois occasions, mais toujours, depuis le moment où vous avez embrassé la foi jusqu'à cette heure, vraiment animés du zèle apostolique. Ceux de Rome s'étaient détournés de lui, comme il nous apprend lui-même: «Vous savez que tous ceux qui habitent l'Asie se sont éloignés de moi.» (II Tim 1,15) Il venait de dire : «Démas m'a abandonné;» (Ibid., 4) et plus loin il dit: «Dans ma première défense, personne n'est venu à mon secours.» (Ibid., 9,16) Il déclare, au contraire, que les Philippiens, quoique absents, ont partagé toutes ses peines, lui expédiant des messagers l'aidant de toutes leurs ressources, n'oubliant absolument rien. Et vous agissez de la sorte, leur dit-il, non aujourd'hui seulement, mais d'une manière continuelle, par tous les moyens dont vous pouvez disposer. C'est donc participer à la prédication de l'Évangile que de secourir ainsi le prédicateur. En lui venant en aide, en lui donnant vos soins, quand il se consacre au ministère de la parole, vous allez droit aux couronnes qu'il obtient. Dans les luttes de l'amphithéâtre, ce n'est pas non plus à l'athlète seul, c'est encore à son maître, à ceux qui l'ont soigné d'une façon quelconque, que la couronne appartient. Il est juste, en effet, que l'éclat de la victoire se reflète sur ceux qui l'ont préparée par les soins prodigués au vainqueur. De même, dans la guerre, ce n'est pas le héros seul qui dresse le trophée; tous ceux qui l'ont secondé dans son œuvre ou qui l'ont prédisposé à l'accomplir, méritent en toute justice de partager sa gloire et d'ériger aussi le trophée. Ce n'est donc pas peu de chose de servir les saints, c'est une grande chose, puisque cela nous fait participer aux récompenses qui les attendent.

Voici, par exemple, un homme qui s'est dépouillé de ses biens pour Dieu, qui s'attache à Dieu seul, qui s'élève à la vertu la plus haute, qui déploie le zèle le plus ardent dans ses paroles, et jusque dans ses pensées, dans sa vie tout entière : il est en votre pouvoir, quoique vous n'avez pas montré la même diligence, d'obtenir une partie de la félicité qu'il mérite. Comment ? En le secourant par vos actes, en l'encourageant par vos discours, en lui procurant les choses nécessaires, en le servant par tous les moyens dont vous pouvez disposer; car vous serez son auxiliaire, vous aurez rendu moins abrupte le sentier qu'il gravit. Si vous admirez donc les pieux solitaires, ceux qui mènent ici-bas la vie même des anges, et ceux qui dans les églises pratiquent les mêmes vertus; si votre admiration est mêlée de tristesse, parce que vous êtes si loin de les imiter, vous pouvez encore une fois vous confondre en quelque sorte avec eux par vos soins et vos services. C'est une attention de la divine bonté, que des hommes n'ayant pas le même zèle, n'ayant pas le courage d'embrasser ce genre de vie difficile et sublime, soient conduits par un autre chemin au même degré de gloire. Et c'est là ce que Paul appelle la communion : ils communient avec nous dans les choses matérielles, nous communions avec eux dans les biens spirituels. De même que Dieu donne son royaume pour de légers sacrifices, pour des choses sans valeur; de même ses disciples donnent les biens spirituels en retour d'une offrande petite et matérielle. Disons mieux, c'est lui qui donne tout par lui-même ou par eux. Ne pouvez-vous pas jeûner, vivre dans la solitude, coucher sur la terre nue, veiller les nuits entières ? encore vous est-il possible d'obtenir la récompense de tout cela, si vous prenez une voie différente, si vous prodiguez, je le répète encore, vos attentions et vos soins à celui qui supporte de tels labeurs, si vous lui rendez ainsi la peine plus légère. Il affronte les périls du combat, il reçoit les blessures : et vous, soignez-le quand il revient du champ de bataille, recevez-le dans vos bras, essuyez la sueur qui l'inonde, procurez-lui le repos dont il a besoin, ranimez et soulagez cette âme accablée de fatigue. C'est en servant les saints avec ce dévouement que nous méritons de partager leur récompense. Le Christ nous l'a dit aussi : «Faites-vous des amis avec vos iniques richesses, afin qu'ils vous reçoivent dans leurs tabernacles éternels.»(Lc 16,9) Voilà le secret de la participation. «Du premier jour jusqu'à cette heure;» et tel est justement le motif de ma joie, «dans les dons que vous m'avez faits.» Ce n'est pas seulement à cause du passé, c'est de plus à cause de l'avenir que je suis dans l'allégresse; l'un m'est un garant de l'autre.

3. «J'ai la confiance que celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus Christ.» Voyez comme il leur enseigne en même temps la modestie. Venant de leur rendre un magnifique témoignage, il craint qu'ils ne conçoivent quelque sentiment d'orgueil si naturel à l'homme; aussi s'empresse-t-il de leur apprendre à rapporter au Christ les œuvres passées et les œuvres futures. Comment ? Au lieu de leur dire :

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

J'ai la confiance que vous perfectionnerez ce que vous avez commencé, il leur dit; «Celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera, j'en ai l'espérance.» Il ne les tient pas cependant pour étrangers à cette bonne œuvre, lui qui vient de déclarer qu'il se réjouit de leurs dons; ce qui prouve certes qu'ils ont bien agi. Mais, sans nier leur concours, il fait remonter à Dieu le principe de tout bien; c'est de Dieu qu'il parle quand il dit : «J'ai la confiance que celui qui a commencé la bonne œuvre en vous, la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus Christ.» Et cette confiance ne se borne pas à vous seuls, elle s'étend à ceux qui viendront de vous. Ce n'est pas un petit éloge de dire à quelqu'un que Dieu travaille en lui. S'il est vrai qu'il ne fasse pas acception de personnes, et rien n'est plus vrai, s'il regarde seulement à nos dispositions pour nous aider dans l'accomplissement des bonnes œuvres, il est évident que nous avons le pouvoir de l'attirer. C'est donc un éloge qu'il leur décerne; car enfin, si Dieu agissait d'une manière absolue, rien n'empêchait qu'il n'exerçât son action sur les Gentils : par exemple, sur tous les hommes sans en excepter aucun : il nous eût remués comme le bois et la pierre, n'attendant de nous aucun concours; si, d'une part, l'Apôtre dit : «Dieu complétera,» il constate, de l'autre, qu'il y a de leur mérite aussi, puisqu'ils ont attiré la grâce divine, afin qu'elle travaillât avec eux de manière à les élever au-dessus de la nature humaine. Un autre éloge s'y trouve encore, c'est que vos œuvres sont telles qu'elles n'appartiennent plus à l'humanité, puisqu'il faut la divine puissance. Quoique Dieu doive les perfectionner, elles n'en exigent pas moins un grand travail; mais nous avons ainsi la confiance que nous accomplirons tout avec certitude; ayant un semblable secours.

«Et certes, il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, puisque je vous porte tous dans mon cœur, dans mes chaînes, dans ma justification, dans l'affermissement de l'Évangile, vous qui participez tous à la grâce qui m'a été donnée.» Ce langage respire dès l'abord la plus tendre affection pour eux; il les porte dans son cœur, et, dans sa prison même, sous le poids des fers, il n'oublie pas ses chers Philippiens. Avouons que ce n'est pas une petite gloire de vivre dans le souvenir d'un tel saint; car son affection ne pouvait pas être un mouvement irréflecti de l'âme, elle devait être basée sur un jugement éclairé par une infaillible sagesse. Du moment où quelqu'un est aussi vivement aimé de Paul, on ne saurait plus douter qu'il ne soit quelque chose de grand et d'admirable. Dans ma justification, dans l'affermissement de l'Évangile.» Faut-il s'étonner qu'il les portât dans son cœur au fond de sa prison ? Il déclare qu'à l'instant même où trainé devant le tribunal, il allait plaider sa cause, il les avait présents à la pensée. Voilà l'empire de l'amour spirituel : il ne cède dans aucune circonstance, il ne lâche pas une âme qu'il a saisie, il ne permet pas que les tribulations et les douleurs triomphent jamais de cette âme. De même que, dans la fournaise de Babylone, malgré l'intensité du feu, les bienheureux enfants sentaient la fraîcheur de la rosée; de même la charité, dès qu'elle s'est emparée d'une âme, la rendant agréable à Dieu, apaise aussitôt toute flamme et répand une admirable rosée. «Dans raffermissement de l'Évangile,» a dit Paul. Donc les chaînes étaient une force pour la prédication, une apologie pour le prédicateur. Rien de plus juste; car, s'il eût refusé de les porter, il eût paru coupable d'imposture; au lieu qu'en supportant tout, et les chaînes et les tribulations, il montre qu'il n'est mû par aucune considération humaine, et qu'il souffre pour Dieu, dont il attend sa récompense. On ne trouvera jamais personne qui brave tant de dangers et la mort même, personne qui s'expose à la colère d'un tel empereur, d'un Néron, s'il n'a pas devant les yeux un autre monarque supérieur à celui-là. Voilà comment les chaînes corroboraient l'Évangile. Voilà comment aussi, par surabondance, l'Apôtre fait tourner les obstacles en moyens. Ce qu'on regardait comme faiblesse et base d'accusation, il l'appelle affermissement: c'est précisément sans cela qu'il se fût trouvé faible.

Il prouve ensuite que son affection n'est pas instinctive, et qu'elle est raisonnée. De quelle façon ? «Vous m'êtes présents dans mes chaînes et dans ma défense, parce que vous participez tous à la grâce qui m'a été donnée.» Qu'est-ce à dire ? est-ce donc une grâce pour l'Apôtre de subir les fers, la persécution, des maux sans nombre ? N'en doutez pas; c'est Dieu qui lui parle : «Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate pleinement dans la faiblesse.» Et Paul répond : «Je me complais dans les infirmités, dans les outrages.» (II Cor 12,9-10) Quand je vous vois donc manifester votre vertu par les œuvres, participer d'un cœur joyeux à la même grâce, ce n'est pas sans motif que j'exprime de tels sentiments. Vous ayant vus à l'épreuve, vous connaissant éminemment, sachant votre noble conduite; quand un si grand éloignement n'a pu vous séparer de nous, dans une position aussi cruelle, quand vous vous obstinez à regarder comme vôtres les peines que nous subissons pour l'Évangile, vous édifiant avec moi pendant que je soutiens la lutte, quoique je sois bien loin de vous, j'ai dû vous rendre ce témoignage. La participation qu'il leur attribue, il ne s'en exclut pas lui-même. Pourquoi ? Et moi aussi, je prends part à ce que font les autres, à leur prédication, et par là-même aux biens

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

qui doivent en être la récompense. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'ils fussent tous dans des dispositions telles que Paul ait pu les identifier en quelque sorte avec lui. Entendez de nouveau son témoignage: «Vous avez participé tous à la grâce qui m'a été donnée.» J'ai la persuasion qu'ayant ainsi commencé, vous resterez les mêmes jusqu'à la fin. Il n'est guère possible qu'un aussi splendide début s'éteigne dans le vide, et qu'il n'ait pas un grand couronnement.

4. Puisque nous pouvons participer à la grâce, aux épreuves, aux tribulations que nous n'avons pas en réalité, participons-y nous-mêmes, je vous en supplie. Combien parmi vous, et je devrais dire tous, voudraient avoir part aux récompenses que Paul a méritées ! Cela vous est facile, si vous avez la ferme volonté de seconder ceux qui continuent sa mission sur la terre, si vous combattez avec ceux qui souffrent pour le Christ. Voyez-vous périliter l'un de vos frères, tendez-lui la main. Voyez-vous un prédicateur au fort de la lutte, placez-vous à ses côtés. Vous me direz peut-être qu'il n'est plus personne comparable à Paul. Soudain l'arrogance, soudain on impitoyable jugement. Personne n'est comparable à Paul, j'en conviens sans peine; cependant celui qui reçoit un prophète, à ce titre de prophète, recevra la récompense que mérite cette action.» (Mt 10,41) Est-ce que les Philippiens étaient admirables par cette raison précisément qu'ils avaient à faire à Paul ? Non, ce n'est pas à cause de cela, c'est parce qu'ils secouraient un prédicateur de l'Évangile. Paul lui-même méritait uniquement ces hommages parce qu'il souffrait pour le Christ. Personne n'est comparable à Paul. Et que dis-je, comparable ? personne qui s'en rapproche même un peu; mais la prédication est la même que de son temps. Ils n'attendaient pas qu'il fût dans les chaînes pour s'unir à lui, cette union date du principe; lui-même le dit : «Vous le savez, Philippiens, au commencement de la prédication, aucune autre Église ne s'est mise en rapport avec moi par un véritable don, si ce n'est vous.» (Phil 4,15) Indépendamment des persécutions, le prédicateur a bien des fatigues à souffrir, de longues veilles, le labeur de la parole et de l'enseignement, les accusations malveillantes, les traits de la haine et de l'envie. Est-ce peu de chose, dans votre sentiment, de s'exposer à mille langues, quand on pourrait ne s'occuper que de soi ?

Hélas, que fais-je ? je suis comme étreint par deux pensées opposées, et j'hésite. Je voudrais vous engager et vous entraîner à secourir de toutes vos forces les saints qui combattent pour Dieu; et je crains que quelqu'un ne me soupçonne de faire ce discours non pour votre bien, mais à l'intention des autres. Sachez-le, ce n'est pas pour eux, c'est pour vous que je parle; et ma parole elle-même vous en convaincra, si vous l'écoutez avec attention : le gain n'est pas le même pour eux que pour vous. Quand vous donnez, en effet, vous sacrifiez des choses que vous devez avant peu, le voulant ou ne le voulant pas, abandonner aux autres; et les biens que vous recevez sont incomparablement plus grands, et vous appartiennent. N'avez-vous pas la persuasion qu'en donnant vous recevez ? Pour moi, dans le cas où vous ne le penseriez pas, je vous conseillerais même de ne pas donner, tant je suis éloigné de parler en faveur des autres. Si quelqu'un n'a pas la conviction préalable qu'il reçoit plutôt qu'il ne donne, qu'il fait un gain immense, qu'il n'accorde pas un bienfait, et que le bienfait est pour lui-même, celui-là ne doit pas donner du tout : s'il croit être généreux quand il donne, qu'il ne donne pu. Je ne suis pas tellement en sollicitude pour la nourriture des saints; à votre défaut, c'est un autre qui les nourrira. Ce que je me propose, le voici : que vous appliquiez un liniment aux blessures que le péché vous a faites; dès que vous n'agissez pas dans ce but, vous n'avez pas de remède. Ce n'est pas l'acte matériel du don qui constitue l'aumône; c'est le sentiment de zèle et de joie avec lequel on la fait, c'est la reconnaissance même pour celui qui daigne accepter. Entendez là-dessus l'Apôtre lui-même : «Non avec tristesse, ni par nécessité; Dieu aime celui qui donne d'un air content.» (II Cor 9,7) Qu'il ne donne donc pas, j'insiste, celui qui ne donne pas ainsi; car c'est alors une perte, et non une aumône. Si vous savez, au contraire, que c'est vous qui gagnez, non les autres, vous savez par là même que l'aumône vous enrichit. Eux reçoivent la nourriture corporelle, et c'est votre âme à vous qui s'ennoblit : aucun péché ne leur est remis quand ils reçoivent; de nombreuses offenses vous sont pardonnées. Prenons donc notre part de leurs luttes, afin de participer également à leurs palmes immortelles. On a vu des hommes adopter des rois, avec la persuasion qu'ils recevaient beaucoup plus qu'ils ne donnaient. Pour vous, adoptez le Christ, et vous aurez une sécurité profonde. Voulez-vous aussi donner à Paul ? Mais pourquoi parler de l'Apôtre, quand c'est le maître lui-même qui reçoit ?

5. Pour mieux vous en convaincre, je le dis et le fais dans votre intérêt, sans avoir en vue de soulager les autres; si quelqu'un parmi ceux qui dirigent l'Église se trouve à l'abri du besoin, possède une honnête existence, serait-il saint, ne lui donnez pas; donnez de préférence à celui qui sent la privation, aurait-il une sainteté moins admirable. Pourquoi doit-il

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

en être ainsi ? Parce que le Christ lui-même l'exige, lorsqu'il dit : «Lorsque vous préparez un repas du soir ou du matin, n'invitez ni vos amis ni vos parents, invitez plutôt les infirmes, les boiteux, les aveugles, ceux qui n'ont pas de quoi vous le rendre.» (Lc 14,12-13) Ce n'est pas au hasard qu'on doit réunir les convives; il faut choisir ceux qui ont faim, ceux qui ont soif, ceux qui sont nus, ceux qui sont sans asile, ceux qui de la fortune sont tombés dans le dénûment. Le Sauveur ne se borne pas à dire : Vous m'avez nourri; il ajoute : Quand j'avais faim. «Vous m'avez vu souffrant la faim, dit-il, et vous m'avez nourri.» (Mt 25,35) Double mérite. Si c'est un devoir de secourir un indigent quelconque, à plus forte raison quand cet indigent est un saint. Mais vous n'êtes pas dans l'obligation de donner à celui qui serait saint, s'il n'était pas en même temps pauvre; le don ne serait pas alors une action méritoire, puisque le Christ ne l'a pas commandé; bien plus, celui qui recevrait n'étant pas dans l'indigence prouverait par là-même qu'il n'est pas un saint. Vous le voyez donc, ce n'est pas un misérable gain qui m'inspirait ce langage, c'est le désir de vous faire du bien. Alimentez celui qui a faim, pour ne pas alimenter plus tard le feu de la géhenne. Quand cet homme absorbe une partie de ce que vous avez, Il sanctifie ce qui vous reste. Souvenez-vous de cette veuve qui nourrit le prophète Elie, ou qui plutôt fut nourrie par le prophète; elle reçut beaucoup plus qu'elle ne donna.

Cela se passe encore aujourd'hui, et d'une manière bien plus avantageuse. En effet, ce n'est plus une mesure de farine, un vase d'huile; quoi donc ? C'est le centuple, et de plus c'est la vie éternelle qui récompense désormais de tels actes de vertu. Soyez la personnification de la divine miséricorde, soyez un aliment spirituel, un pur levain. Cette femme était veuve, la famine sévissait; mais rien ne l'arrêta: elle avait des enfants, et ce ne fut pas même un obstacle. Elle est égalée par cette autre veuve qui mit deux oboles dans le trésor du temple. La première ne se dit pas : Quel avantage m'en reviendra-t-il ? Cet homme a recours à moi; mais, s'il avait eu quelque puissance, il ne serait pas dans cet état de dénûment, il aurait éloigné cette sécheresse, il ne serait pas lui-même sujet à nos maux; peut-être a-t-il encouru la colère divine. Elle ne pensa rien de pareil. Voyez à quel point est précieuse la simplicité dans la bienfaisance et l'abstention de toute importune : recherche sur la conduite de celui qu'on doit secourir. En examinant tout avec une scrupuleuse attention elle eût perdu l'occasion d'une bonne œuvre et le mérite de la foi. Abraham de même, avec cette inquiète curiosité, n'eût pas reçu les anges sous sa tente. Il ne se peut pas, non, il ne se peut pas qu'un épilogueur de cette sorte vienne à se rencontrer avec un saint; lui plus que tout autre donnera dans les filets des imposteurs. Comment, je vais vous le dire. L'homme vraiment pieux ne cherche pas à le paraître, il ne s'impose pas un tel dehors, devrait-il s'exposer à la répulsion : l'imposteur, au contraire, ayant réduit la chose en art, se présente avec toutes les apparences d'une piété consommée; il n'est pas facile de percer le masque. De là vient qu'en secourant ceux qui semblent n'avoir pas de piété, on secourt aussi des saints véritables; tandis qu'à ne vouloir faire du bien qu'à ces derniers, on tombe souvent sur des impies. Je vous en conjure donc, soyons simples en toute chose. J'admets que nous ayons devant nous un imposteur au lieu d'un pauvre; mais il ne vous est pas ordonné de vous en assurer. Il vous est dit même : «Donnez à quiconque vous demande;» (Lc 6,30) et de plus : «Travaillez sans cesse à délivrer ceux qui sont traînés à la mort.» (Pro 24,11) Il est vrai que la plupart de ceux qui sont ainsi frappés l'ont mérité par leurs crimes; et cependant, «travaillez sans cesse,» vous dit-on. Ainsi nous deviendrons semblables à Dieu, nous étonnerons le monde et nous acquerrons les biens éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.